



Monsieur de Boisjoly s'approche. — Page 141, col. 2.

— Hélas! monsieur, je ne suis malheureusement ni botaniste, ni musicien, ni logicien; je sais distinguer une note d'une autre note, un signe d'un autre signe, voilà tout.

— Vous solfiez alors?

— Moi? pas le moins du monde.

— Eh bien, n'importe, voulez-vous essayer de copier? Voici du papier tout réglé; mais prenez garde de le gaspiller, il coûte fort cher. Et même faites mieux, prenez du papier blanc, rayez-le et essayez sur celui-là.

— Oui, monsieur, je ferai comme vous me recommandez de faire; mais permettez-moi de vous le dire, ce n'est point là un état pour toute ma vie; car, pour écrire de la musique que je ne comprends pas, mieux vaut me faire écrivain public.

— Jeune homme, jeune homme, vous parlez sans réfléchir, prenez garde.

— Moi?

— Oui, vous. Est-ce la nuit que l'écrivain public exerce son métier et gagne sa vie?

— Non, certes.

— Eh bien, écoutez ce que je vais vous dire: un homme habile peut, en deux ou trois heures de nuit, copier cinq de ces pages, et même six, lorsqu'à force d'exercice il a acquis une note grasse et facile, un trait pur et une habitude de lecture qui lui économise les rapports de l'œil au modèle. Six pages valent trois francs; un homme vit avec cela; vous ne direz pas le contraire, vous qui ne demandez que six sous. Donc, avec deux heures de travail de nuit, un homme peut suivre les cours de l'école de chirurgie, de l'école de médecine et de l'école de botanique.

— Ah! s'écria Gilbert, ah! je vous comprends, monsieur, et je vous remercie du profond de mon cœur.

Et il se jeta sur la feuille de papier blanc que lui présentait le vieillard.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

PAR CHARLES DE BERNARD.

M. de Boisjoly se hâta de remettre à un domestique sa tasse de moka presque pleine, et il accompagna le baron, qui dirigea sa marche vers l'allée des marronniers. Bien avant d'y arriver, les deux interlocuteurs se trouvèrent assez loin du reste des invités pour pouvoir reprendre leur conversation sans craindre les oreilles indiscrettes.

— Maintenant causons, dit le baron en rompant le silence qui avait duré depuis qu'ils avaient quitté la terrasse; mais d'abord, permettez-moi de vous adresser une petite question.

— Parlez, monsieur le baron.

— Vous la trouverez peut-être assez déplacée, car un écolier de huitième pourrait y répondre, et vous êtes, je le sais, un homme fort instruit; mais veuillez considérer que je suis moi-même un pauvre campagnard devenu depuis plusieurs années fort étranger aux belles manières...

— Monsieur le baron, interrompit le conseiller en faignant de sourire, du moment que vous vous traitez de pauvre campagnard, c'est que vous allez me décocher quelque bonne malice, car c'est ainsi, je me le rappelle fort bien, que vous avez commencé l'exécution de ce bon M. Dérivaux.

— Laissons là M. Dérivaux, et revenons à ma question. Vous avez lu immuablement la fable du Renard et du Corbeau?

— Je l'ai lue, en effet, répondit M. de Boisjoly en s'efforçant de stéréotyper sur sa physionomie un enjurement inaltérable.

— Je vois à votre sourire que vous devinez déjà l'application que j'en veux faire. D'ailleurs, si vous ne la devinez pas, la voici. Vous avez, certes, au moins autant d'esprit, d'adresse et d'éloquence que maître renard; mais, de grâce, qui a pu vous faire supposer que j'eusse de mon côté la sottise et crédule vanité de maître corbeau?

— Mon Dieu! monsieur le baron, dit le conseiller avec un rire contraint, veuillez bien être persuadé que je n'ai pas la moindre envie de manger votre fromage.

— Si fait, monsieur, si fait; ou du moins, s'il ne vous convient pas de le manger vous-même, ne seriez-vous pas fâché de pouvoir en faire cadeau à notre digne hôte, M. Grandperrin, puisque mon fromage, pour en finir avec l'allégorie, n'est autre chose que les voix des électeurs de ce canton sur lesquels vous vous figurez, à tort ou à raison, que je puis exercer quelque influence.

— Eh bien! j'aime beaucoup mieux ça! s'écria M. de Boisjoly en prenant tout à coup un accent de brusque franchise; je tournais fort gauchement autour de la question, et je vous sais gré, monsieur le baron, d'avoir mis un terme à mes évolutions maladroites en abordant de vous-même le sujet dont je voulais vous entretenir. Oui, je n'hésite pas à en convenir, un de mes désirs les plus vifs, je n'ose pas encore dire une de mes espérances, est d'assurer à la candidature de notre ami commun Grandperrin l'appui de votre haute et si légitime influence.

— Avez-vous réfléchi, monsieur, qu'un des adversaires de M. Grandperrin est le marquis de Châteaugiron, mon neveu?

— Il était impossible que je ne fisse pas une pareille réflexion.

— Et quoique vous l'avez faite, vous cherchez cependant à me gagner à votre parti?

— C'est en ce moment mon désir le plus vif, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— Cependant il doit vous paraître probable que si je me décide à me mêler de cette affaire, je soutiendrai mon neveu plutôt qu'un étranger.

— De la part de tout autre que monsieur le baron de Vaudrey, cela, je l'avoue, me paraîtrait en effet successivement probable.

— Pourquoi cette exception en ma faveur?

— Parce que M. le baron de Vaudrey est lui-même un homme de dévouement autant que d'honneur, constant dans ses sentiments, invariable dans